

Réflexions à propos d'une rencontre

Autor(en): **Duroc, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **75 (1946)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

parer l'élève « à la vie par la vie », il manquait une chose : un emblème religieux suspendu à la paroi. Je songeais à Mgr Dévaud, insistant sur cette science si nécessaire à tous ceux qui doivent faire leur terrestre pèlerinage dans la vallée de larmes : « la sagesse du crucifix ». Celui à qui la vision du Christ douloureux a manqué dans son enfance n'aura-t-il pas plus de difficulté à tenir quand même lorsqu'il aura faim, lorsqu'il aura froid, lorsqu'il devra se défendre contre les dangers de toute sorte, lorsqu'il devra travailler avec les autres et pour les autres ? Où prendra-t-il la force quotidienne nécessaire à celui qui a accepté de servir les autres, — ce qui, en définitive, n'est pas autre chose que souffrir pour les autres ?

LAURE DUPRAZ.

Réflexions à propos d'une rencontre

Montant un jour vers la Cité universitaire de Miséricorde, je rencontrai sous la passerelle vitrée une bonne trentaine de garçons, la plupart en bredzon, un peu las mais souriants. Au milieu d'eux marchait un authentique armailli à la puissante carrure — comme un vrai berger de nos montagnes — et que j'avais reconnu de loin. C'était l'école d'Albeuve sous la conduite de son maître. Je dois dire que le spectacle ne manquait pas de charme ni d'imprévu, de ces jeunes montagnards habitués aux sommets où souffle le vent, flânant près de ces murs de pierre où « souffle l'esprit ».

— Salut, Justin !

— Salut, mon vieux !

— En promenade ?

— Oui, par Romont, Estavayer, Morat, Fribourg ! C'est un peu long, mais c'est avec l'argent des pives de l'été dernier !

— Je te félicite de porter ainsi le bredzon !

— Si j'avais eu deux cents francs de plus, tous mes garçons le porteraient aussi aujourd'hui !

La conversation fut courte, l'heure étant déjà passée pour moi. Mais cette rencontre m'avait apporté un peu du soleil de la Gruyère. Je songeai et je compris mieux que jamais la signification du bredzon et de la capette blanche et noire. Je compris aussi que le fait de porter ainsi — sans cortège ni fanfare — le costume des anciens constituait un acte de fidélité au pays.

Trahir le pays n'est pas nécessairement remettre à l'étranger des documents à prix d'argent ni dévoiler des secrets. Trahir le pays, c'est déjà oublier notre passé, nos coutumes, nos traditions ; c'est oublier que nous sommes de ce pays que les vieux ont fait et dans lequel des racines profondes puisent une sève substantielle ; c'est aussi par snobisme donner au pays un autre visage que celui façonné par les ancêtres ; c'est taire en nous la voix du sol natal. Tout renie-

ment du passé, tout stupide respect humain, tout écart du chemin tracé par nos pères, toute semblable lâcheté est un manque de sincérité envers soi-même et envers le pays, une trahison.

Cette fidélité n'est point passive. Une foi vraie pourrait-elle être morte ou simplement amorphe ? Elle demande un effort constant. Il faut une force pour dire, au risque de passer pour retardataire : Je suis gruérien, je suis fribourgeois, je marche dans les pas des aïeux qui ont su garder foi et idéal, tandis qu'il faut peu de courage pour renier ses origines quand on a passé quelques mois à l'étranger ! Dans ce cas, on se trompe soi-même, parce qu'on ne peut effacer les traces de terre natale que l'on porte à son talon.

Le maître d'école d'Albeuve possède cette force-là, parce qu'en lui coule le sang même de ses ancêtres que jamais il ne reniera, parce que sa main conserve les marques de la faux et des mancherons de la charrue qu'il conduisait naguère sur sa terre de la Rosière, parce que dans sa voix puissante passent les frémissements du vent courant dans les hautes forêts de Maules, son village natal.

Pour lui, porter le bredzon en promenade scolaire, comme un bon berger d'un petit troupeau folâtre, n'est pas une mascarade, mais un acte de foi.

JEAN DUROC.

Le Message d'une âme d'élite

Il s'agit du journal et des lettres d'un jeune instituteur jurassien, mort prématurément en mars 1943, à Evillard. Ce témoignage précieux d'*Albert Rumley*, les éditions du Chandelier (Paris et Bienne) ont eu la délicatesse de le proposer à notre méditation et à notre édification dans un fort beau volume intitulé *Le Maître de la joie*. Je marque d'un caillou blanc le jour où je pris connaissance de ce livre cossu qui emplit la main et le cœur. Je lui suis redevable d'une plus claire vision dans les mystères de mon âme, d'une conscience plus nette de mes responsabilités. Il a montré à mes yeux éblouis des horizons nouveaux. Il m'a grandi et enrichi.

S'il faut analyser les raisons de l'agrément que m'a procuré cette lecture, je crois qu'il tient d'abord à la surprise dont parlait Pascal et que nous éprouvons quand, ouvrant un livre, nous nous attendons à trouver un « auteur » et nous trouvons un homme. Et quel homme ! Un être rayonnant et pur, vivant de l'authentique amour du vrai et du beau. L'homme des béatitudes, note excellemment Georges Duplain, le préfacier du *Maître de la joie*, paisible et simple, passionné de justice, assoiffé de beauté, vibrant d'amour et de charité, tendu vers le visage de Dieu dans sa création. Tout ce qu'Albert Rumley a écrit, il l'a fait, il l'a été. « Il n'y avait chez lui nulle action qui ne fût commandée par tout son être, nul geste qui ne correspondît à sa personnalité intime. »

Sa trop brève existence — vingt années d'enseignement — il l'a vécue pleinement, il l'a toute dédiée au devoir : « J'ai senti comme rarement la beauté de ma tâche. Ma classe : dix-neuf visages à aimer, dix-neuf têtes à former, dix-